

# Une introduction à la connaissance des chrétiens d'Orient

Salim Dermarkar

Coublevie 27.02.2016

Introduction

Un détour par l'histoire de l'Eglise

L'histoire sur la longue durée

Les défis de l'actualité

Protéger la diversité, promouvoir la liberté de conscience et le dialogue

## Introduction

L'expression « chrétiens d'Orient » est commode, mais elle a le défaut de laisser entendre qu'elle décrit un ensemble homogène d'églises identiques, alors qu'elle recouvre une grande variété de situations. Il faut pour commencer faire l'effort de préciser les termes : qui sont les chrétiens d'Orient ? Comment se distinguent les différentes églises ? Par la doctrine ? par le rite ? par la langue liturgique ? par l'appartenance ethnique ou nationale ? Nous verrons que la réponse n'est pas simple, et que ces différents critères se combinent pour conduire à une réalité complexe. Dans cet exposé, nous évoquerons rapidement l'ensemble de ces églises, en essayant de clarifier la terminologie employée pour les désigner, et nous parlerons davantage de celles qui sont aujourd'hui en danger et qui paient un lourd tribut aux conflits du Proche et du Moyen-Orient. Mais nous prendrons un peu de recul par rapport à cette actualité, pour mieux comprendre les défis qu'elles ont à relever. Nous verrons aussi qu'elles connaissent des divisions et qu'elles témoignent de diversité, si leurs divisions sont une source de faiblesse, leur diversité est une richesse pour l'Eglise. Cet exposé est une introduction à un vaste sujet, il est donc forcément schématique sur de nombreux points qui peuvent être approfondis. Mais commençons par un détour par l'histoire de l'Eglise.

## Un détour par l'histoire de l'Eglise

Sur la première page du document remis figure une chronologie simplifiée avec les principales étapes qui ont vu se constituer les différentes églises orientales. Tout commence avec l'invitation à annoncer l'évangile « à toutes les nations » reçue et réalisée par les apôtres et les disciples. Au quatrième siècle, deux conciles œcuméniques sont réunis à Nicée pour condamner l'arianisme et affirmer la divinité du Fils, puis à Constantinople, pour affirmer la divinité de l'Esprit. Ces deux conciles produisent le credo dit de Nicée-Constantinople, que nous confessons aujourd'hui. La totalité des églises d'Orient, comme l'Eglise de Rome, confessent ce Credo.

La question de la personne divino-humaine du Christ devient alors la source d'intenses discussions. L'école d'Antioche va développer une théologie qui mettra l'accent sur la double nature du Christ, en poussant la formulation jusqu'à laisser entendre qu'il y aurait deux Christ, l'un humain et l'autre divin, alors que l'école d'Alexandrie insiste sur l'unique personne du Christ. Cette controverse va conduire à la convocation du troisième concile œcuménique à Ephèse en 431. Ce concile condamne la théologie « dyophysite » d'Antioche et exile le Patriarche de Constantinople Nestorius qui s'en était fait le défenseur. Ephèse proclame dans la foulée que la Vierge Marie est bien « *Théotokos* », c'est-à-dire Mère de Dieu, et non « *Christotokos* », Mère du Christ, comme le proclamaient les tenants de l'école d'Antioche. Une première rupture intervient avec la formation d'une Eglise assyro-chaldéenne de l'Orient, parfois appelée « église des deux conciles ».

La controverse repart dans la direction inverse avec Eutychès qui enseigne qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, la nature divine, par laquelle a été absorbée la nature humaine « comme une goutte d'eau l'est par la mer ». Cette doctrine appelée monophysisme, sera condamnée au concile de Chalcédoine en 451, qui enseigne « Un seul et même Christ, Fils, Seigneur, l'unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union ». Elle est soupçonnée par certaines églises d'ambiguïté nestorienne : ces églises vont développer une théologie qui reconnaît la divinité et l'humanité du Christ, mais enseigne « En Jésus-Christ, il n'y a qu'une nature, la divine et l'humaine, sans confusion, sans mélange et sans corruption, et qui demeurent ce qu'elles étaient ». Elles forment le groupe des trois églises non-chalcédoniennes, appelées aussi églises des trois conciles ou encore églises « miaphysites » : ce sont l'église copte, l'église arménienne apostolique, et l'église syriaque Jacobite. Ces églises sont couramment appelées « orthodoxes », ce qui est source de confusion avec la séparation intervenue à la prochaine étape.

La prochaine étape dans notre chronologie est celle des excommunications réciproques entre l'église de Rome et l'église de Constantinople en 1054. La querelle est théologique (procession du Saint-Esprit, Filioque), mais surtout politique entre la papauté et Byzance. La partie orientale de l'Eglise, autour du patriarche de Constantinople, regroupe les églises que l'on appelle « orthodoxes », qui s'organisent en églises nationales : église russe, grecque, roumaine, etc.... Progressivement, avec les croisades, le sac de Constantinople par les croisés, l'établissement en Orient d'une hiérarchie ecclésiastique latine, et enfin la

création des églises orientales uniates, la distance entre Rome et les orthodoxes ne fera que s'accroître.

Un mot enfin au sujet des Eglises uniates. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la foulée du concile de Trente et de la réforme catholique, un grand mouvement missionnaire se met en place en direction de l'Orient. La conversion des musulmans étant inaccessible aux missionnaires, ceux-ci vont s'intéresser aux chrétiens d'Orient, avec l'objectif de les ramener à l'unité avec Rome. L'objectif de la conversion « en masse » des orientaux ne sera pas atteint, mais une fraction de ces églises sera rattachée à Rome, avec une hiérarchie ecclésiastique et une discipline respectant le rite antique et les traditions de ces églises. Ce mouvement va durcir les oppositions, en des temps où l'œcuménisme n'est pas vraiment la perspective et la méthode de l'église catholique. Ces églises dites « uniates » étaient alors considérées comme une étape et un moyen pour arriver à l'union, mais cette perspective est aujourd'hui abandonnée (depuis la déclaration de Balamand en 1993). Une exception est constituée par l'église maronite, présente au Liban, en Syrie et en Palestine, qui a toujours manifesté son attachement à Rome.

En résumé, on peut regrouper les églises orientales en quatre rites majeurs, associés à des langues liturgiques et à un environnement culturel spécifique. Les rites syriaque, arménien, copte et grec. Cette diversité, qui remonte à la prédication apostolique, est un signe de l'universalité, ou encore de la catholicité de l'Eglise, confessée dans le credo de Nicée-Constantinople. Elles partagent avec l'église catholique les mêmes sacrements et sont issues de la succession apostolique. Il faut remarquer que les formulations théologiques des premiers conciles étaient rédigées en grec pour un auditoire de culture philosophique grecque, et que la transposition de concepts complexes comme « nature », « hypostase » et « substance » dans l'univers culturel araméen, copte ou arménien pouvait susciter de réelles difficultés.

On peut aujourd'hui dire que la division ne résulte plus d'un désaccord sur la christologie, comme l'ont souligné, la déclaration commune Paul VI et Schenouda III patriarche des coptes en 1973, la déclaration commune de Jean-Paul II et mar Dhinka IV patriarche de l'église assyrienne d'Orient en 1994, la déclaration commune de Jean-Paul II et le Catholicos Karékine 1<sup>er</sup> des Arméniens en 1996. Une Déclaration commune et la levée des excommunications réciproques a été effectuée par Paul VI et le Patriarche Athénagoras en 1965, et une rencontre très récente du Pape François et du Patriarche Kirill de Moscou illustre un rapprochement avec l'église la plus importante numériquement de l'orthodoxie. La question de la primauté de l'évêque de Rome est acceptée par tous, mais c'est la question des modalités d'exercice de cette primauté qui fait encore l'objet de discussions.

Ces églises sont également riches d'une haute tradition de spiritualité et de mystique. Il suffit de citer Antoine et Macaire l'Egyptien, Ephrem de Nisibe, Isaac le Syrien, et Grégoire de Narek, parmi bien d'autres, pour se souvenir que le trésor spirituel des Pères de l'Eglise n'est pas seulement grec ou latin. Certains pays connaissent aujourd'hui un renouveau monastique important, en particulier en Egypte et en Syrie, qui réactualise cette ancienne tradition et revitalise la vie de ces églises. Ces églises ont aussi été des églises missionnaires : l'église nestorienne d'Antioche en Syrie a connu une extension géographique

très importante et envoyé des missionnaires jusqu'en Chine et en Inde, où vit encore aujourd'hui dans le Kerala une église syro-malankare de 4 millions de fidèles. L'église copte d'Égypte a évangélisé l'Éthiopie, où vivent aujourd'hui près de 30 millions de Coptes éthiopiens.

### Pause & Questions

#### L'histoire sur la longue durée

Ces églises ont enfin été confrontées aux turbulences de l'histoire et en portent les traces, elles ne sont donc pas implantées sur des aires géographiques bien définies, et plusieurs églises coexistent dans une même région.

Sur la deuxième page de la feuille que vous avez, figure une répartition actuelle des chrétiens orientaux du Moyen-Orient, ainsi que le % des chrétiens par pays. Ce % varie de 0.1% pour la Turquie à 100% pour l'Arménie, en passant par 2% pour Israël et la Palestine, 3% pour l'Irak, 4,5% pour la Syrie, 6% pour la Jordanie, 10% pour l'Égypte et 40% pour le Liban. Vous remarquez aussi que cette carte indique 17 juridictions ecclésiastiques chrétiennes réparties sur ces territoires, auxquelles il faudrait pour être tout à fait complet ajouter les églises évangéliques et protestantes présentes au Moyen-Orient, qui sortent du cadre de cet exposé. Dans un environnement très majoritairement musulman, ou juif en Israël, c'est dire la situation de fractionnement dans laquelle se trouve cette petite minorité. Ce fractionnement, dans ce qu'il comporte de division et de conflit, est un facteur certain d'affaiblissement et de difficultés, à l'heure où les institutions religieuses tentent de maintenir en plus de la liturgie, des activités d'enseignement, de formation, de santé et de soins. L'image d'un « archipel en terre d'Islam » est parlante pour désigner ces « îlots » de christianisme souvent isolés, attachés à préserver leur identité et leurs traditions. Les drames qu'elles connaissent aujourd'hui doivent être replacés dans la longue durée d'une histoire faite d'avancées et de reculs qui ne peuvent être séparés de leur contexte géopolitique, et plus largement d'un monde globalisé dont les parties sont de plus en plus interdépendantes.

Il faut admettre aussi qu'il n'y a pas un modèle unique de chrétien oriental, mais une grande variété de situations et de sensibilités, entre églises, et au sein d'une même église. Un fidèle d'une même église ne vivra pas sa foi de la même façon selon qu'il a la nationalité palestinienne, syrienne, libanaise ou israélienne. Il faut aussi reconnaître qu'au cours de l'histoire de nombreux conflits ont opposé entre elles les communautés chrétiennes en Orient, ou parfois entre factions dans une même communauté. La résolution de ces conflits nécessitait souvent le recours au bras séculier musulman. Il suffit de rappeler que depuis 1192 et jusqu'à aujourd'hui, et pour éviter les conflits entre communautés chrétiennes, l'accès au Saint Sépulcre à Jérusalem est contrôlé par deux familles musulmanes, dont une est chargée de garder la clé et l'autre d'ouvrir la porte. Il y a là un contre-témoignage qu'il est urgent de dépasser.

Présents sur leurs terres avant l'apparition de l'Islam, les chrétiens orientaux ont joué un rôle essentiel auprès des califats omeyyades et abbassides comme hauts fonctionnaires, traducteurs, médecins dans les villes, mais aussi comme agriculteurs et pasteurs dans les

campagnes. Leurs liturgies utilisent souvent la langue arabe, en conservant certaines prières comme les paroles de la consécration dans leur langue liturgique ancienne. Sujets « protégés » dans la société musulmane jusqu'à l'époque moderne, ils étaient tolérés sous réserve d'une fidélité sans faille au pouvoir, du paiement d'un impôt spécifique, et certaines charges leurs étaient interdites. Cette tolérance est fondée sur l'inégalité entre musulmans et chrétiens, même si ces derniers bénéficient d'un statut personnel régi par les chefs des communautés religieuses en matière de droit familial et en matière de succession. Leur histoire est un mélange de longues périodes de cohabitation relativement paisibles avec les musulmans comme de périodes plus brèves de violentes persécutions. Les périodes de violente persécutions ont souvent fait suite à de graves menaces pour les pouvoirs musulmans, comme par exemple après la destruction de Bagdad par les Mongols au temps des Abbasides. Les chrétiens sont alors perçus comme une cinquième colonne, alliée potentielle de l'ennemi, qu'il soit hier Mongol, croisé ou Franc, ou aujourd'hui américain.

Les églises orientales ont été, à quelques exceptions près, à l'écart du risque de confusion avec le pouvoir temporel. Contrairement aux églises orthodoxes, souvent nationales, ou aux églises d'occident, elles n'ont pas connu de régime de « chrétienté », ou de proximité avec le pouvoir impérial ou royal. Comme l'écrit le P. Jean Corbon, elles ont eu « la grâce d'être préservées de la réussite politique ». Leur système politique d'organisation est limité et contraint par une inspiration musulmane imposée, qui n'accepte pas de séparer le temporel du spirituel. De ce fait, et encore aujourd'hui, les responsables du haut-clergé oriental ont un certain rôle politique, ce qui est sans doute difficile à comprendre pour un chrétien d'Occident.

Les chrétiens d'Orient ont sans doute un problème avec l'Islam, mais ils en ont aussi un avec l'Occident, qui se pose depuis longtemps avec angoisse la question de leur avenir. Il faut sortir de l'idée qui hante l'Occident depuis le Moyen-Age d'un « affrontement dualiste et multiséculaire entre deux monothéismes appelé à durer jusqu'à la fin des temps ». Ainsi le général Gouraud, haut-commissaire du gouvernement français au Levant déclare devant la tombe de Saladin à Damas en 1920 après la défaite des armées arabes : « nous voici de retour en Orient monsieur le Sultan », et ceci huit siècles après la défaite des croisés Francs par le même Saladin. Cette déclaration est encore dans les mémoires des musulmans de la région. Il faut accepter de comprendre que l'Islam n'est pas la punition divine envoyée comme réponse aux hérétiques et aux schismatiques, qu'il y a vraiment plusieurs façons d'être chrétien, et que les chrétiens orientaux ont eu suffisamment de ressources pour élaborer une approche spécifique de leur situation de minorité en milieu islamique. Il faut enfin admettre qu' «ils ont partagé et partagent encore avec les musulmans, une certaine conception de la société, de la morale, de la politique, et même de la foi », et ceci sans dommage pour la fidélité au témoignage de la foi, malgré les périodes sombres et les crises internes.

Au XIXe siècle, les Puissances occidentales ont mis en place une politique intéressée de protection des minorités pour intervenir dans les destinées d'un empire ottoman chancelant : la Russie avec la protection des orthodoxes, la France avec la protection des catholiques et l'Angleterre avec la protection des protestants. Après la fin de l'empire

ottoman, les mandats ont redécoupé les provinces arabes en zones d'influence anglaise et française. Les pays issus de ces découpages ont accédé à l'indépendance à la faveur d'un nationalisme arabe auquel ont contribué de nombreux chrétiens.

### Les défis de l'actualité

La faillite de ce nationalisme arabe, l'impasse du problème israélo-palestinien et l'influence du *wahabisme* saoudien alimenté par les pétrodollars ont réactivé en première ligne une idéologie religieuse islamique de retour aux origines, perçue comme idéale pour la conduite de l'état. Les deux guerres en Irak menées par des coalitions occidentales, la seconde menée sous l'étendard de l'évangélisme et de la guerre contre le mal dans le discours de Georges Bush, ont eu des conséquences dramatiques pour les chrétiens d'Irak et de Syrie. La guerre entre sunnites et chiites est venue compléter ce tableau déjà sombre par une violence dont il est difficile de prédire l'évolution. L'expulsion des chrétiens de la plaine de Ninive en Irak, la destruction des monastères et des églises, l'assassinat de coptes en Lybie, l'enlèvement d'évêques et de prêtres dont nous sommes sans nouvelles en Syrie sont des marques douloureuses de ce déchainement de violence de la faction criminelle « Daech » contre les chrétiens vivant en Orient, sans distinction de confession ou d'église. Le pape François rappelle que ces martyrs appartiennent à tous les chrétiens et parle à leur sujet de : « l'œcuménisme du sang ». D'autres formes de persécutions, par le rapt, la demande de rançons, les contraintes vestimentaires, se développent, et se répandent au-delà des cercles les plus extrémistes, comme par contagion.

Le défi majeur auquel les églises de ces pays doivent faire face est celui du choix douloureux entre partir ou rester. Il faut distinguer entre les pays où la guerre civile fait rage, et où les chrétiens ne sont pas les seuls à périr et à partir, et les pays où les chrétiens sont dévalorisés ou soumis à des violences épisodiques. Il y a place pour des actions dans l'urgence et pour des actions dans la durée. Il faut bien entendu aider ceux qui restent, matériellement et par des formes de présence active, directe ou à distance. Écoutons l'appel de Mgr Sako, patriarche des Chaldéens : « ne nous oubliez pas » ! Écoutons l'archevêque grec catholique d'Alep : « si les occidentaux veulent nous aider, qu'ils nous aident à rester chez nous ». Il est très important d'entendre ces appels et de leur donner des suites concrètes. Les départs affaiblissent les communautés sur le plan des ressources humaines mais aussi sur le plan matériel, pour assurer le fonctionnement des institutions : écoles, dispensaires, soutien aux personnes âgées. L'œuvre d'Orient que Coublevie va soutenir dans son action de carême permet la réalisation sur place de nombreux projets importants.

Mais on ne peut blâmer ceux qui partent sous les menaces et les bombes, et qui constituent des diasporas partout dans le monde. En France, des communautés coptes, arméniennes, syriaques et chaldéennes sont présentes et disposent de lieux de culte et d'une hiérarchie. Apprenons à mieux les connaître par exemple avec l'émission mensuelle « Chrétiens Orientaux » le dimanche matin à la télévision, ou par la lecture d'ouvrages comme ceux qui sont mentionnés sur la feuille, ou par celle des bulletins de l'œuvre d'Orient. La paroisse de Voiron se prépare à accueillir deux familles, une d'Irak et une de

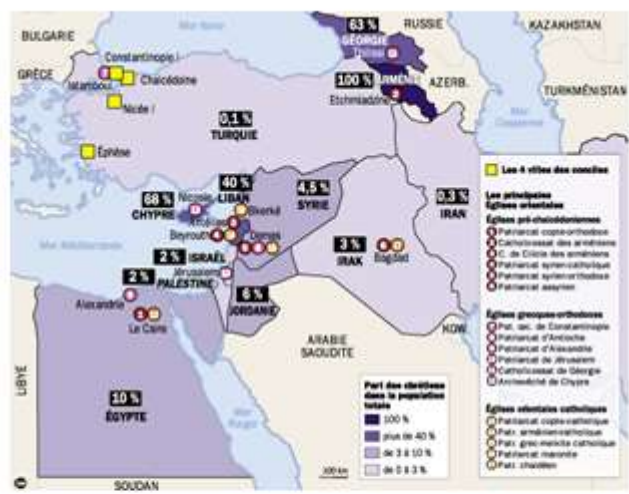
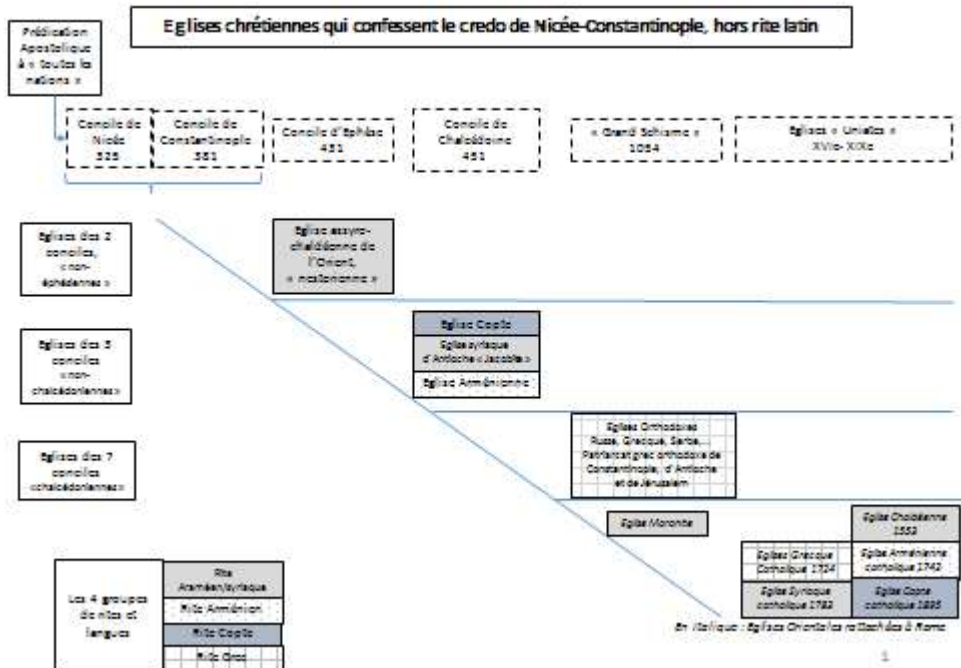
Syrie. La famille en provenance d'Irak est composée d'un couple avec deux petites filles de 5 et 3 ans. Nous recherchons des possibilités d'accueil par une famille du Voironnais pour une durée de 6 mois, une équipe est prête pour épauler cette famille d'accueil. Les personnes intéressées peuvent se faire connaître auprès du P. Goudot, de Jean-Pierre Rottier ou de moi-même.

Conclusion : protéger la diversité, promouvoir la liberté de conscience et le dialogue

Portons donc un regard d'amitié et d'espérance. Les chrétiens en Orient sont dans une zone de très grande turbulence. Héritiers d'une longue cohabitation avec l'Islam, leur pérennité n'est pas le fait et ne saurait dépendre d'interventions étrangères. Leur présence sur leurs terres est indispensable pour les sociétés dans lesquelles il vivent, qui ont longtemps permis la cohabitation de juifs, de chrétiens et de musulmans. Elle est une garantie de pluralisme et de protection contre la formation d'états basés sur l'exclusivisme religieux. Longtemps marqué par la méfiance, le dialogue avec les musulmans a commencé à se développer au Liban sur la base du respect mutuel, mais également en d'autres pays de la région, y compris en Syrie et en Irak.

Concrètement, l'urgence aujourd'hui est d'aider ces chrétiens à vivre dignement dans leurs pays et, pour ceux qui fuient la guerre, dans les pays qui les accueillent. Ils doivent pouvoir pratiquer librement et en sécurité leur religion au Proche-Orient comme ailleurs, et nous pouvons modestement y contribuer par des œuvres de miséricorde matérielles et spirituelles. C'est un immense chantier, avec plusieurs centaines de milliers d'enfants non scolarisés depuis plus de 4 ans, des familles logées dans des abris de fortune, une jeunesse découragée et sans perspectives.

A plus long terme, il faut protéger la diversité et les traditions de ces églises qui sont un signe de notre vocation « catholique », notre vocation à annoncer l'évangile à toutes les nations. Ils représentent une richesse pour l'église, comme l'écrivait Saint Jean-Paul II dans sa lettre encyclique *Ut Unum Sint* en affirmant à propos des églises d'Orient sa conviction que « la diversité légitime ne s'oppose pas du tout à l'unité de l'Eglise, elle en accroît même le prestige et contribue largement à l'achèvement de sa mission ». Je vous remercie pour votre attention.



Quelques ouvrages pour compléter cette introduction:

- Bernard Heyberger: *Les Chrétiens du Proche-Orient, de la compassion à la compréhension*, Manuels Payot, 2013.
- Collectif sous la direction de B. Heyberger, *Chrétiens du monde arabe, un archipel en terre d'Islam*, Autrement, 2003.
- Jean Carbon, *L'Église des arabes*, Les éditions du Cerf, rééd. 2007.
- Collectif, *Chrétiens d'Orient, quel avenir?* Les cahiers de l'Orient, Hiver 2005, N° 93.